

CLAUDE LAVALLÉE

RÉVÉLATIONS

D'UN **ESPION** DE LA **SQ**

Préface de Jean-Pierre Charbonneau



**TOP
SECRET**



LES EDITIONS DE
L'HOMME

Table des matières

Préface.....	9
L'appel.....	11
Chapitre 1 : L'amour de l'uniforme.....	17
Chapitre 2 : Matricule 2891.....	25
Chapitre 3 : Mes premières enquêtes.....	37
Chapitre 4 : Une escouade bien spéciale.....	59
Chapitre 5 : La Mafia et moi.....	75
Chapitre 6 : Opération Bazou.....	95
Chapitre 7 : Mission impossible.....	117
Chapitre 8 : Lucien, Vincent, Nicola et les autres.....	129
Chapitre 9 : Une ville propre.....	149
Chapitre 10 : Aux commandes.....	163
Chapitre 11 : Le roi du carnaval.....	177
Chapitre 12 : La crise.....	197
Chapitre 13 : Le choc post-traumatique.....	225
Chapitre 14 : Fin de partie.....	233
Épilogue.....	255
Les membres de l'Escouade des enquêtes spéciales de 1964 à 1972.....	259
Remerciements.....	260
Index.....	261

CHAPITRE 1

L'amour de l'uniforme

Je suis ce que l'on appelle « un personnage », je le dis sans prétention. À l'aube de mes quatre-vingts ans, je me suis habitué à la réaction de mes interlocuteurs quand je raconte certains épisodes de ma vie : yeux écarquillés, bouche bée. Il faut dire que j'ai vécu plusieurs situations extrêmes (selon un mot à la mode), que ce soit en équilibre sur un piton rocheux à cinq mille mètres d'altitude ou sur un poteau téléphonique à installer un dispositif pour faire de l'écoute électronique chez de dangereux criminels. Cela n'étant bien sûr qu'un mince aperçu du genre de postures dans lesquelles je me suis retrouvé au cours de ma vie. Mais le temps me rattrape et commence à peser sur mes vieux os. Moi qui ai voyagé comme si j'avais le diable aux trousses, je reste maintenant tranquillement dans ma cabane, entre deux escapades bien planifiées à la montagne. Je voyage dans ma tête, je regarde mes photos, me rappelant les souvenirs d'une vie peut-être absurde, mais si remplie, si palpitante et si surprenante...

Cette vie a été un tourbillon incessant, peuplé de joies mais aussi de crises, de cassures, de bouleversements. En tant qu'alpiniste, je suis souvent monté vers le ciel et j'ai effectué, comme homme-grenouille, des plongées dans les eaux noires et glacées des profondeurs. Incapable de rester en place, j'ai fait trente-six métiers. Ma carrière « avortée » de policier, que j'ai exercée de 1962 à 1972, dont sept années passées au sein de l'Escouade des enquêtes spéciales de la SPQ, a été particulièrement riche en péripéties.

Les souvenirs de cette époque surgissent souvent dans mes pensées et m'interpellent fortement. Le fait que j'ai dû me taire

pendant de nombreuses années à leur propos explique peut-être la raison de leur persistance. Le travail de l'ombre, l'obligation du secret, les sensations fortes causées par les filatures et les nombreux risques ont laissé des traces profondes dans ma tête. Il me semble maintenant que je dois les exposer au grand jour, avant qu'elles ne disparaissent. À ma connaissance, personne n'a jamais raconté comment ça se passait *vraiment* dans notre service, qui en était à ses premiers balbutiements quand j'ai joint ses rangs, et qui s'est modifié de façon radicale après mon départ, lors de la énième réforme de ce corps policier.

Je commence à me sentir un peu pressé, car les souvenirs qui encombraient ma mémoire hier encore commencent à la désertir pour laisser la place à des pensées plus immédiates : ce que je fais maintenant, ce que je ferai demain... Probablement escalader le mont Césaire qui s'élève derrière ma maison de Val-David, ou rencontrer mon amie de cœur retrouvée après plus de vingt ans d'éloignement. Et finir d'écrire ces mémoires, avant que mon disque dur ne s'efface complètement.

Et puis, dans la vie, « il vient un temps où les choses cachées se doivent d'être révélées ». Cette phrase, entendue à la radio dans un tout autre contexte, me trotte dans la tête depuis. Eh bien, ce temps est venu pour moi, un demi-siècle, ou presque, après les événements.

Les vastes horizons

Je suis né en 1933 à Les Coteaux, un village qui s'appelait à l'époque Coteau-Station, en « banlieue » de Valleyfield. Fils unique, j'étais âgé de deux ans lorsque j'ai perdu mon père, emporté par la tuberculose. À la veille de rendre l'âme, il a soufflé une mise en garde à l'oreille de ma mère : « Surveille-le bien, car tu vas avoir du trouble avec lui ! » Je démontrerais déjà, paraît-il, une assurance et une témérité peu communes. Ma mère s'est remariée quand j'avais cinq ans, et nous sommes partis vivre à Côte-Saint-Paul/Ville-Émard, un secteur ouvrier de Montréal. Plus tard, nous avons déménagé rue Desnoyers, à Saint-Henri, à

deux rues d'où habitait la famille d'Yvon Deschamps, dont l'humour m'a toujours inspiré, et pas très loin de chez Edgar Fruitier, à Ville-Émard, qui écoutait déjà de la musique, et chez qui je me retrouvais parfois pour me livrer avec lui à cette drôle d'activité.

Enfant, j'éprouvais une véritable fascination pour l'uniforme militaire: j'avais six ans lors du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, alors j'ai été servi! Mes grands-parents m'expliquaient la progression des différentes armées en Europe et en Asie. À dix ans, pensionnaire au collège de Varennes, j'écoutais avec l'aumônier, l'abbé Lafontaine, les nouvelles de la BBC (British Broadcasting Corporation) sur son poste à ondes courtes, pendant qu'il épinglait sur une carte de l'Europe de petits drapeaux représentant les victoires des Alliés. À quatorze ans, je m'enrôlais dans les cadets de l'Armée canadienne, à Ville-Émard.

L'année suivant la réception de mon diplôme de lieutenant-cadet de l'Armée canadienne, j'ai été invité à suivre une formation complémentaire en montagne, à Banff, dans les Rocheuses. Mon beau-père a refusé de me laisser partir, à mon grand désespoir, ce qui a retardé de quelques années la naissance de mon premier (et dernier) grand amour: la montagne. C'est qu'il aimait me contrarier, mon beau-père! Je le pensais alors; maintenant, cette idée n'a bien sûr plus aucune importance. J'adorais aussi dessiner et j'aurais bien aimé entrer à l'École des beaux-arts, moi qui ne voulais pas faire d'études supérieures. Mon beau-père a encore refusé en prétextant – selon une opinion courante à l'époque – qu'il n'y avait pas d'avenir pour un artiste. Une fois majeur, je me suis quand même payé des cours de dessin et de peinture à l'École des beaux-arts de Montréal, où j'ai côtoyé le jeune Armand Vaillancourt, un autre «personnage»... Par ailleurs, j'ai maintes fois regretté de ne pas avoir plutôt choisi de poursuivre des études en droit. Mais les regrets, ça aussi, ça passe...

À dix-huit ans, sur un coup de tête, je me suis engagé pour cinq ans comme réserviste dans la Marine canadienne afin de découvrir, selon l'expression consacrée, les «vastes horizons». J'ai plutôt découvert la signification exacte de l'expression «mal de mer». Et j'ai appris l'anglais. Après l'armée et la marine,

j'ai travaillé comme commis dans plusieurs succursales de la Banque Nationale du Canada, puis comme apprenti électricien au Canadian Pacific Railways, avant de me retrouver pendant huit ans technicien en téléphonie chez Bell.

Mais je ne faisais pas que travailler au cours de ces années. Au moment où le mime Claude St-Denis commençait à peine à se faire connaître au Québec, je présentais des numéros de pantomime les fins de semaine dans certains cabarets appartenant à des mafieux, comme Le Canasta ou Le Démocrate, sur la *Main*. Les clients, il faut le dire, ne savaient pas toujours comment réagir devant cette nouvelle forme d'humour, mais j'avais beaucoup de plaisir à relever ce défi autant mental que physique. Je donnais quatre spectacles par jour dans autant d'établissements. À cause de mon jeune âge et de ma foi catholique (ardente à l'époque et perdue en cours de route), j'éprouvais parfois une grande gêne à fréquenter les jeunes *stripteaseuses*, nues par définition, dans les coulisses de ces maisons de perdiction. Le lundi suivant mes prestations, je me confessais au père Germain, un trinitaire de Ville-Émard qui me lavait de mes péchés de concupiscence (mais non de mes désirs, que l'Église catholique voulait coupables).

«Veux-tu ben descendre de là!»

Je suis un grimpeur-né, ma mère vous l'aurait dit. Son cri : «Veux-tu ben descendre de là ! » résonne encore à mes oreilles. Cela vient peut-être du sang iroquois que m'a transmis mon père – les Iroquois sont reconnus pour être de bons grimpeurs –, ou du sang abénaquis que m'a légué ma mère. Quoi qu'il en soit, j'ai toujours pensé que je tenais mon impétuosité de mes ancêtres amérindiens.

À vingt ans, j'ai officiellement escaladé ma première paroi verticale. Je n'oserais pas appeler cela de l'alpinisme – à l'époque, ce sport était méconnu au Québec et personne ne le pratiquait dans mon entourage. Il existait, je le savais bien, des gens «bizarres», en Europe, qui escaladaient les montagnes, mais je n'en

avais jamais rencontré. Je n'avais jamais rien lu sur le sujet non plus. Cette ignorance pesait bien peu par rapport à l'attirance que j'avais toujours ressentie pour les sommets effilés. Nous sommes partis un beau matin, mon ami Robert Brazeau et moi, rochassiers en herbe, à l'assaut d'un escarpement de trente-cinq mètres qui surplombait le lac Ouareau, à Saint-Donat. Une corde de chanvre de soixante-quinze mètres, dont le vendeur (dans un magasin de bateau) m'avait assuré qu'elle résisterait à cent cinquante kilos de tension, constituait notre seul équipement. C'était plus que suffisant pour retenir deux poids plumes comme nous en cas de chute.

J'avais entrepris l'escalade pour mettre à l'épreuve mes capacités physiques et mentales hyperactives. Pour les dépasser, bien sûr, mais aussi pour me démarquer, car j'ai toujours détesté me fondre dans la foule (on verra ce que cette affirmation a d'ironique pour un futur agent secret). Toutefois, l'exaltation ressentie au sommet d'une montagne conquise par sa seule habileté n'est à nulle autre pareille: je suis vraiment devenu amoureux de la montagne, pour elle-même et pour les sensations qu'elle n'a jamais manqué de me procurer. Cette passion dure toujours. C'est pourquoi je suis devenu président fondateur, en 1968, de la Fédération québécoise de la montagne et de l'escalade, à qui j'ai donné mon âme. Contrairement à celui qui vend la sienne au diable, je n'y ai trouvé que plaisirs, défis et dépassement de soi. J'ai aussi eu le privilège d'escalader de nombreuses cimes à travers le monde, où j'ai côtoyé de grands athlètes.

L'alpinisme m'a appris, entre autres choses, à maîtriser l'appréhension du vide. Face au néant – comme disait Albert Camus –, j'ai toujours éprouvé un désir immodéré de vivre et le goût du risque s'est révélé un moteur puissant dans mon existence. Mais je n'ai jamais été suicidaire. La mort – la mienne ou celle des autres –, je l'ai frôlée souvent et je l'ai vue parée de ses atours les plus effrayants. Ma plus grande réussite, je crois, c'est de ne plus la craindre. Ma longévité, considérant les dangers que j'ai affrontés, est la meilleure preuve que malgré ma tête brûlée j'ai toujours soigneusement calculé les risques que je prenais. Quand je pense à ceux qui se tuent en montagne à cause de leur

négligence ou de leur mépris des règles de sécurité, je me dis : les absents ont toujours tort... La vie est absurde, soit ; mais il est encore plus absurde de la perdre par manque de jugement, ou par bravade !

Une des ascensions qui m'a donné la plus grande satisfaction fut celle menée par l'Expédition centenaire au Yukon en 1967. J'y repense souvent. Cette équipée, qui réunissait cinquante-deux alpinistes répartis en équipes de quatre, visait l'ascension de treize sommets vierges auxquels on a donné le nom de chacun des territoires et des provinces du Canada – le treizième avait été nommé Montréal –, et célébrait à sa façon l'anniversaire de la fédération canadienne (que les gens s'obstinent à appeler une « confédération »). On m'avait choisi comme chef de cordée pour le mont Québec, qui culminait à près de quatre mille mètres d'altitude, et où j'ai planté, avec toute ma fierté nationaliste, le fleurdelisé, en même temps que le drapeau de la SPQ, dont j'étais le seul représentant.

Matricule 2891

À l'époque où j'ai gravi le mont Québec, je me payais encore du bon temps comme caporal dans l'Escouade des enquêtes spéciales de la SPQ – qui deviendrait un jour le Bureau scientifique et technique du renseignement. J'adorais mon travail, qui consistait principalement à traquer les bandits de la pègre montréalaise. On m'avait confié, entre autres, la responsabilité de mettre sur pied le premier service de table d'écoute téléphonique de toute l'histoire de la police provinciale du Québec. Quand j'y repense, je me pince : la liberté dont nous jouissions au sein de cette équipe est tout bonnement inconcevable pour les travailleurs d'aujourd'hui, si encadrés et contrôlés. Pour piéger ces malfrats, nous n'avions souvent d'autre choix que de voler, de mentir ou de transgresser les règles – ce que nous avons fait, la plupart du temps avec plaisir et audace. D'ailleurs, la tenue de la Commission d'enquête sur le crime organisé (CECO), établie en 1972, a été une conséquence directe de notre

travail. Je n'étais toutefois plus là pour en récolter les fruits, car les choses ont changé, surtout après la fameuse crise d'Octobre... et je suis parti.

Je n'ai jamais eu, il est vrai, une mentalité de fonctionnaire qui accomplit jour après jour des mêmes gestes pendant trente ans, jusqu'à la retraite, et qui s'en accommode... C'est pour ça que je n'ai pas eu de pension de la police. Mais même si j'ai vécu la fin de ma carrière policière de façon assez dramatique, j'ai connu au cours de cette décennie plusieurs grands moments où le plaisir, la créativité et la liberté se sont conjugués pour faire de mon travail de policier le contraire d'une corvée. Malgré les soucis, les angoisses, les nuits blanches, les revers, malgré l'ombre, il s'agit d'une période lumineuse de ma vie, où j'ai vraiment eu l'impression d'être utile à la société.

Cet épisode a officiellement commencé le 14 décembre 1962, quand je me suis présenté au poste de la SPQ du comté de Deux-Montagnes, à Saint-Eustache, devant le caporal en chef Casavant. J'ai claqué des talons dans un salut tout militaire, en lançant :

— Agent Claude Lavallée, matricule 2891, à votre service, m'sieur !

J'avais vingt-neuf ans. C'était le début d'un temps nouveau.